

Euphorion sans Théagène :

Elisabeth Lacoïn par elle-même

Valérie Stemmer

« Simone, vous qui me connaissez toute »
Lettre d'Elisabeth Lacoïn à Simone de Beauvoir, 10 septembre 1929.¹

« 25 novembre 1929 : mort de Zaza » : dans les *Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir, la jeune fille n'a pas de mots pour dire la mort de son amie d'enfance, pas de mots pour se révolter, pour accuser, pas de mots non plus pour s'épancher. Pour celle qui, dans son Cahier d'alors, ne laisse pratiquement pas de jours s'écouler sans en rendre compte, ou sans résumer en plusieurs pages le cours des événements qu'elle n'a pas eu le temps de retenir sur le coup, le silence, l'interruption de ce cahier entre le 25 novembre et le 12 décembre en disent beaucoup plus long. La mort de Zaza, c'est d'abord le vide, le blanc, l'indicible. Puis, dans le fil des mots retrouvés, la sécheresse de la notation, ou le balbutiement maladroit de la diariste disent encore le mutisme de manière oblique. Jeudi 12 décembre : « Jacques est marié, Zaza morte, Maheu loin² ». Vendredi 13 décembre : « c'était le service funèbre de Zaza – avec tous ces gens, dans cette église, juste comme pour son mariage. Et le pauvre Nard, et tout – atroce. Si atroce que lentement tout autre chagrin s'est atténué, que l'idée de n'importe quelle douleur est devenue supportable³ ». « Atroce », deux fois, et toujours pas de mots, ou si peu.

Il lui faudra attendre longtemps, recommencer, romancer, raturer, passer par le combat féministe et la reconstruction autobiographique, pour parvenir à raconter la mort de Zaza. Il lui aura fallu longtemps en somme pour lui trouver une place dans une œuvre où elle aurait du sens. Car il fallait assurément que Zaza ne soit pas morte « pour rien », c'est-à-dire pas morte d'un affreux concours de circonstances, et pas morte en vain. Il fallait à Beauvoir le cadre édifiant d'un récit de combat (ce que rappelle Danièle Sallenave au début de *Castor de Guerre*, qui parle des Mémoires comme d'un récit « orienté⁴ ») pour que Zaza enfin échappe au néant : « Ensemble nous avons lutté contre le destin fangeux qui nous guettait et j'ai pensé longtemps que j'avais payé ma liberté de sa mort ». Alors Zaza devient

¹ Nous donnerons en note la pagination correspondant à la nouvelle édition des écrits d'Élisabeth Lacoïn : *Zaza 1907-1929, amie de Simone de Beauvoir, Correspondance et carnets d'Élisabeth Lacoïn*, L'Harmattan, 2004, lettre du 10 septembre 1929, p. 335.

² Simone de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, éd. Sylvie Le Bon de Beauvoir, Paris, Gallimard, 2008, p. 824.

³ *Ibid.*, p. 828.

⁴ Danièle Sallenave, *Castor de guerre*, Paris, Gallimard, 2008 : « Des Mémoires ne sont pas une chronique ou une archive : c'est un récit orienté. Qui répond à l'intention, visible ou cachée, de dégager une nécessité derrière la série des événements soumis à l'arbitraire de la naissance, des rencontres, des amours. » (Rééd. Folio, p. 42).

Zaza, « telle qu'en [elle]-même enfin l'éternité [la] change », selon la belle formule paradoxale de Mallarmé⁵. Par ce « tombeau » d'Élisabeth, pour reprendre la formule d'Éliane Lecarme-Tabone dans le Foliothèque qu'elle a consacré aux *Mémoires d'une jeune fille rangée*⁶, Élisabeth Lacoïn entre dans la postérité, et Simone de Beauvoir lui donne en quelque sorte l'avenir que la mort ne lui avait pas donné. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* sont les Mémoires dédoublés de deux jeunes filles rangées, réunies puis dissociées dans ce combat implacable contre l'asservissement bourgeois. L'explicit du livre est un modèle de péroraison : le « nous » est d'abord fusionnel, pour dire le combat commun (« Ensemble nous avons lutté ») contre un destin imposé (« qui nous attendait ») ; puis son éclatement (« ma liberté », « sa mort ») affiche la séparation des destins, et le caractère absolu, absolument nécessaire, du combat existentiel dont seul le parallélisme ici peut rappeler l'urgence et le tragique : le combat pour la liberté est un combat « à mort », implacable, et le salut, comme dans les grands combats mystiques, ne va pas sans sa part d'ombre et de culpabilité. Remarquable d'efficacité dans sa brièveté, préparée par le rappel pathétique du fantôme de Zaza, la formule radicalise la démonstration, en dramatisant les enjeux du « discours du récit ».

Nous sommes bien conscient alors que « Zaza Mabile » n'est pas Élisabeth Lacoïn, mais un personnage, une figure littéraire, édifiée après la mort du modèle, alors que sa vie n'est plus saisie dans l'émiettement et l'insignifiance des instants, mais après coup, quand elle est saisissable comme destin. Sans la moindre ambiguïté, l'auteur des *Mémoires d'une jeune fille rangée* le rappelle :

Un livre que je lus vers treize ans me fournit un mythe auquel je crus longtemps. C'était *L'Écolier d'Athènes*, d'André Laurie. Théagène, écolier sérieux, appliqué, raisonnable, était subjugué par le bel Euphorion ; ce jeune aristocrate, élégant, délicat, raffiné, spirituel, impertinent, éblouissait camarades et professeurs, bien qu'on lui reprochât parfois sa nonchalance et sa désinvolture. Il mourait à la fleur de l'âge et c'était Théagène qui cinquante ans plus tard racontait leur histoire. J'identifiai Zaza au bel éphèbe blond et moi-même à Théagène : il y avait des êtres doués et des êtres méritants, et c'est irrémédiablement dans cette dernière catégorie que je me rangeais⁷.

Étrange référence intertextuelle, qui livre, en dehors de la construction « mythique » du couple Simone-Zaza par l'adolescente de treize ans, la clé de sa reconstruction scripturale rétrospective. La quinquagénaire qui écrit ses *Mémoires* connaît déjà – alors que le je-narré

⁵ Mallarmé, « Le tombeau d'Edgar Poe ».

⁶ Éliane Lecarme-Tabone, « *Mémoires d'une jeune fille rangée* » de Simone de Beauvoir, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2000, chapitre IV, « Le “tombeau” de Zaza », p. 121-147.

⁷ Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1958, p. 150.

l'ignore – la mort de Zaza « à la fleur de l'âge », et cette précision, à ce moment-là du récit, de la mort d'Euphorion et de son récit par Théagène n'apporte rien au transfert mythique. En revanche, elle éclaire et révèle, mais en décalage, c'est-à-dire par anticipation, la mythification réalisée *in fine* par la mémorialiste qui réalise enfin (non pas cinquante mais trente-quatre ans plus tard) ce que le récit d'André Laurie racontait. Cette allusion caractérise donc l'entreprise de Beauvoir en 1958 : le terme de « mythe » recouvre non seulement la transformation par le je-narré enfant de son amitié pour Zaza, mais aussi le récit qui en est fait par le je-narrant adulte.

La *dispositio* des *Mémoires d'une jeune fille rangée* en témoigne, qui referme chaque partie du livre sur une mise en parallèle des trajectoires des deux jeunes filles, jusqu'à cette dernière phrase étonnamment consacrée non à l'envol de la jeune femme libérée des chaînes de son éducation bourgeoise (qui serait le signe d'une formation réussie à l'issue de ces *Mémoires* conçus comme un roman d'éducation), mais aux remords, à la culpabilité de celle qui se décrit comme une survivante, hantée par la figure jumelle de son double sacrifié. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* appartiennent de plein droit au genre judiciaire : c'est l'acte d'accusation de l'auteur du *Deuxième Sexe* qui, après avoir exposé dans une somme théorique les tensions du destin des femmes, en développe neuf ans plus tard, le versant intime, l'amplification – narration et confirmation rhétoriques – dans cet *exemplum* conçu sur le mode si efficace du parallèle. Certes, le combat d'Élisabeth accède à la lumière, mais dans l'ombre de celui de Simone de Beauvoir.

En 1991, la famille Lacoïn entreprend la publication des carnets intimes et de la correspondance d'Élisabeth Lacoïn⁸ dans la volonté peut-être de laisser Élisabeth raconter en quelque sorte elle-même sa vie, son combat, sa vérité. Et la confrontation, pour qui l'accepte, est éclairante : l'autre Zaza, ou Élisabeth Lacoïn par elle-même, n'est « ni tout à fait une autre, ni tout à fait la même », et son combat personnel n'est pas l'exact reflet de celui de son amie. Nous nous proposerons ici d'en tracer les grandes lignes, et d'en saisir l'originalité par rapport à celui de Simone de Beauvoir. La parution récente des *Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir est une autre pièce à mettre au dossier du modèle : journaux et lettres croisés disent clairement les dissensions et discordances des deux voix, que nous allons nous efforcer de faire entendre dans leur singularité, afin peut-être de retrouver Euphorion sans Théagène.

En guise de mise en garde, rappelons tout d'abord brièvement à quel point la doxa beauvoirienne est aveuglante. Ainsi Michel Contat intitule-t-il son compte rendu dans *Le Monde des livres* des écrits intimes d'Élisabeth : « Une catholique éduquée à mort », et dresse-t-il un violent réquisitoire

⁸ Écrits publiés sous le titre *Zaza, Correspondance et carnets d'Élisabeth Lacoïn*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Libre à elles », 1991. Ces écrits ont été republiés récemment aux éditions de l'Harmattan en 2004, toujours sous le titre *Zaza*. C'est cette nouvelle édition que nous avons choisie pour nous y référer.

contre la famille de Zaza et le modèle éducatif auquel celle-ci se conformait :

[...] Voici une enfant douce, aimante, un cœur pur, une âme loyale et droite, éprise de sa mère, tendrement attachée à son père, affectueuse pour toute cette vaste famille de bons bourgeois landais, fortunés et rapiats, conformistes jusqu'à la moelle, va-t-à-la-messe avec constance et forte volonté... La voici devenue jeune fille docile à tous les commandements et n'y décelant que bienveillance et tendresse, qu'elle rend au centuple, en gardant le sourire, en se protégeant d'une ironie allègre, jamais méchante, simple réaction d'une intelligence très vive contre l'étouffante bienséance dont on lui fait loi. [...] Si seulement elle avait su être méchante une seconde. Voir clair. Ne pas se laisser prendre au piège du devoir filial, quand celui-ci n'est imposé sous ce nom que pour masquer une très laide, très âpre ambition sociale : les Lacoïn ne laisseront jamais leur fille épouser hors de son milieu un jeune homme qu'elle aimerait et qui n'aurait ni son rang, ni sa fortune. [...] Elle est au désespoir, ses parents lui révèlent tout, elle comprend leurs raisons, sans renoncer à son amour, elle en perd la tête, elle meurt en quinze jours dans sa vingt-deuxième année (diagnostic : encéphalite aiguë, l'honneur est sauf). Ce qui était en jeu : les principes, l'ordre social, les lois du milieu, la spiritualité gagée sur la fidélité à l'Église, la morale des familles, le destin de la femme comme épouse et mère. [...] Il faut un moment, avec ce livre, pour calmer la colère par la compassion devant les ravages d'une éducation bourgeoise. À ce titre, *Zaza* est aussi un document sociologique exceptionnel sur la famille française catholique.

La lecture de M. Contat est la preuve indiscutable de l'efficacité du discours des *Mémoires d'une jeune fille rangée*, qu'avec obstination Simone de Beauvoir reprend sans nuances dans tous ses écrits : la mort de Zaza est un « crime spiritualiste ». De *La Force de l'âge* à *Tout compte fait*, la version beauvoirienne de la mort de Zaza ne vacille jamais : Zaza a été « précipitée dans la folie et dans la mort par le moralisme de son milieu ⁹ », et « l'assassinat de Zaza par son milieu ¹⁰ » reste une vérité indiscutable qui semble même se raffermir au fil du temps. Le discours de Beauvoir est redoutablement efficace, et son œuvre une formidable machine à produire du sens, une formidable façon aussi de réduire l'« autre » au silence, en l'annexant et en lui assignant une place et un rôle définitifs, un formidable malentendu en somme... Euphorion loué, immortalisé par Théagène, mais Euphorion revu et corrigé, ne peut que susciter le désir d'aller le rechercher ailleurs, et de comprendre autrement peut-être la figure que lui a donnée Théagène.

Avant de se sentir investie de la mission de la sauver par les mots, Simone de Beauvoir, dans l'aveuglement de la saisie immédiate de son

⁹ Simone de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Paris Gallimard, 1960, p. 229.

¹⁰ *Id.*, *Tout compte fait*, Paris, Gallimard, 1972, p. 19.

journal intime, livre une autre image d'Élisabeth, « parfaite en tout ce qu'elle est¹¹ » (27 septembre 1927). Elle est un double, indéniablement : « elle aussi souffre de son milieu ; elle connaît les mêmes pudeurs et les mêmes inquiétudes¹² » (7 octobre 1926). L'amitié est un partage en miroir : « Zaza pour qui je suis la seule amie : tendresse, compassion et si réciproque affection¹³ » (30 novembre 1926) ; et la proximité des cœurs est régulièrement rappelée : « l'amitié de Zaza ; nos cœurs si proches [...] ; elle comprend comme moi¹⁴ » (27 janvier 1927), « Zaza si proche et si chère¹⁵ » (13 février 1927). « Vous, mon amie, à toute heure je pourrai tout vous dire et vous serez toujours prête à m'entendre ; vous, mon amie, vous êtes dévouement et tendresse¹⁶ » (12 mars 1927).

Elle est aussi cette « autre », irréductible, qui fascine : « ô Zaza aimante et si simple, combien de choses je vous ai dites et que vous n'avez pas comprises ; combien je vous admire de ne les avoir pas comprises et m'irrite de n'être pas semblable à vous¹⁷ » (12 mars 1927). « Comme elle est meilleure que moi ! comme elle est meilleure que moi¹⁸ ! » (15 avril 1927). Elle est un reflet, mais inversé : celle qui reflète, et offre enfin une image de soi positive et rassurante, image renversée qui prolonge et dépasse. Elle reçoit, et rend, au centuple. La page du lundi de Pâques 1927 est limpide : après avoir rappelé avoir écrit des « mots d'espoir¹⁹ » à Zaza, Beauvoir la cite entre guillemets : « Vous avez rompu ma solitude » et consigne alors les modalités du « contre-don » : « pour elle je suis “l'amie” à qui l'on peut tout dire, “intelligente, ouverte, vivante”, qualités d'énergie malgré mes accablancements, lucide et maîtresse de moi, ardeur vers les êtres et les choses – cette image est vraie et me reconforte. Être ce que je suis pour une fille comme Zaza, ce serait la peine de vivre (peut-être la vaut-elle). Ce qu'elle est pour moi : la confidente, l'autre moi-même, l'amie calme, sage et tellement meilleure ! il n'y a pas d'autre mot, je la “respecte”, souvent je lui ai crié de passionnés mercis et j'ai pleuré ma tendresse. Lorsque je suis méchante, comme ce soir, il me semble que [...] j'aime surtout en elle un reflet de moi, un moi plus indulgent et aimant ».

Le regard de l'amie se fait aussi critique : apitoyé d'abord comme lorsque Simone note le 3 mars 1927 : « Oh ! que je la voudrais heureuse [...] et je sens douloureusement combien je suis pour elle, et combien je suis pourtant peu²⁰ », puis ouvertement révolté et agressif : « pauvre Zaza ! une colère monte en moi contre cette tyrannie d'apparence aimable [...] Je pense à elle, j'ai du chagrin. Que Madame Lacoïn me déteste, ça m'est bien égal ; qu'elle ennuie Zaza, ça ne m'est plus égal du tout. Triste sort des jeunes filles ; leur solitude et leur richesse inemployée²¹ » (2 octobre 1928) ; sans

¹¹ *Id.*, *Cahiers de jeunesse, op. cit.*, p. 405.

¹² *Ibid.*, p. 109.

¹³ *Ibid.*, p. 210.

¹⁴ *Ibid.*, p. 271.

¹⁵ *Ibid.*, p. 278.

¹⁶ *Ibid.*, p. 288.

¹⁷ *Ibid.*, p. 288.

¹⁸ *Ibid.*, p. 300.

¹⁹ *Ibid.*, p. 308.

²⁰ *Ibid.*, p. 285.

²¹ *Ibid.*, p. 471.

indulgence enfin : « il y a une certaine faiblesse en elle qui la retient²² » (6 octobre 1928), ou plus loin « elle est un peu de sa famille et se retranche²³... » (16 octobre 1928). Les dissensions apparaissent au détour d'une phrase : « nous parlons de moi pour changer et de cette agaçante accusation d'optimisme²⁴ » (23 octobre 1928), puis d'une autre : « elle parle de Stépha, mal, mais non, ne jugeons pas, ne ramenons pas à nous Zaza²⁵ » (26 octobre 1928), et d'une autre encore : « Zaza a tort de trouver extraordinaire que celle-ci soit ce qu'elle est et de le lui dire, même drôlement²⁶ » (27 octobre 1928). Les discordances se lisent dans la place grandissante accordée à Stépha, la jeune polonaise : « Oh ! ma chère Stépha, quand je vous donnais le bras bien fort en courant sous la pluie, place de la Bourse, pour nous engouffrer dans le métro où vous alliez tant me faire rire encore en imitant tous les gens ridicules, comme je sentais cette jeunesse, cette gaieté, cette vie qui sont bien nôtres et qui nous rendaient si étrange cette réunion de jeunes filles du monde où Zaza me faisait mal à voir²⁷ » (2 novembre 1928).

Il faut attendre la rencontre de Zaza et de Merleau-Ponty pour que Simone retrouve son indulgence : « son milieu l'opresse : mais je ne pense pas qu'elle transige, sensible comme moi au prix incomparable d'une certaine qualité d'âme²⁸ » (11 juin 1929). Toujours l'agace l'humilité de la jeune fille : « trop humble comme toujours et envisageant le mariage avec dégoût, parce qu'elle se trouve trop mal pour quelqu'un de bien – mais ça²⁹... » (15 juin 1929), où les points de suspension disent bien cette acceptation résignée de l'incompréhensible humilité de son amie, et la suspension comme forcée du jugement inutile. Le portrait de Zaza reste admiratif : « Zaza est parfaite ; sa ferveur d'attente, si contenue et si sereine, mais si forte, m'émeut ; cette volonté autrefois faible, sans révolte, sans éclat, est devenue ferme et sûre³⁰ » (28 juin 1929), et Simone loue ailleurs « cette admirable gravité qui est sienne³¹ », mais elle s'en éloigne avec l'inconscience égoïste de son propre bonheur : « Soirée avec Zaza dans le jardin des Tuileries ; elle me parle d'elle, de son odieuse mère, j'ai du chagrin pour elle, mais mon cœur est plein d'une griserie³²... » (12 juillet 1929). Simone, tout à sa rencontre avec Sartre, lui attribue le pouvoir de transformer son amie, qu'elle ne voit plus qu'à travers le filtre de sa propre métamorphose : « Zaza passe ici le début de la journée ; je suis enchantée d'elle, je lui lis des poèmes de Sartre, je lui parle de Sartre, de qui elle comprend bien les idées, qu'elle semble admirer. Elle me trouve changée, mais approuve. Elle est heureuse, et moi tellement³³ », et plus loin : « Zaza

²² *Ibid.*, p. 476.

²³ *Ibid.*, p. 492.

²⁴ *Ibid.*, p. 501.

²⁵ *Ibid.*, p. 505.

²⁶ *Ibid.*, p. 506.

²⁷ *Ibid.*, p. 515.

²⁸ *Ibid.*, p. 691.

²⁹ *Ibid.*, p. 697.

³⁰ *Ibid.*, p. 711.

³¹ *Ibid.*, p. 715.

³² *Ibid.*, p. 724.

³³ *Ibid.*, p. 812.

est emballée par lui, et expansive comme jamais je ne l'ai vue³⁴ » (7 novembre 1929). Ce sera la dernière fois qu'elle évoquera Zaza vivante...

L'image de Zaza, on le voit est à peine tremblée dans ces *Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir : elle est pureté, intransigeance, réserve et mystère, distance, solitude, originalité. Elle est cette jeune fille rangée, aimée, qui agace et séduit, impose le respect, malgré les désaccords.

À lire les mots d'Elisabeth elle-même, l'image se précise, se nuance et s'enrichit. L'amitié d'Élisabeth pour Simone est nécessaire, vitale même. Dans son agenda du 18 mai 1929, elle note par exemple : « je m'aperçois souvent, à un certain déséquilibre ou manque de goût de ma vie, que je ne l'ai pas vue depuis plusieurs jours³⁵ », et le 24 juin suivant : « Ce soir, je l'aime à en déborder. Elle est entière comme il n'est pas permis à l'avance de l'imaginer. Y a-t-il au monde deux personnes capables de cette générosité et de cette confiance qu'elle m'a montrées [...]³⁶ ». C'est auprès de Simone qu'elle recherche une consolation au plus fort du conflit qui l'oppose à sa mère en juillet 1929, et auprès d'elle aussi qu'elle se projette dans un avenir réconfortant : « Nous avons passé ensemble une soirée délicieuse, rêvant d'un temps où nous pourrions nous promener ensemble à l'étranger, y passer des vacances³⁷... » (agenda du 12 juillet 1929), lui écrivant par exemple : « de terribles désirs me prennent de vous avoir tout de suite près de moi, de pouvoir reprendre avec vous les jolies routes déjà jonchées de feuilles mortes, de parler indéfiniment avec vous d'un passé tout proche et d'un avenir un peu plus lointain pour effacer la dureté du présent³⁸ » (lettre à Simone de Beauvoir du 10 septembre 1929).

Cette amitié indéfectible ne va pas cependant sans certaines réserves qui traduisent aussi l'indépendance de la jeune fille, et la fermeté de ses valeurs chrétiennes et familiales. On note ainsi par exemple : « Simone n'aurait peut-être pas les idées qu'elle a si j'étais meilleure, plus près de Dieu³⁹ », ou cette distance amusée avec le quotidien de son amie :

À 4h15, retrouvé Simone à la Sorbonne. Elle était en compagnie d'une malheureuse agrégative à l'extérieur si minable, si démuni que c'est attristant au plus haut point. Encore une de ces jeunes filles condamnées aux travaux de l'esprit à perpétuité sans être le moins du monde faite pour cela [...]. Nous avons bavardé Simone et moi, au Luxembourg ; la vie, l'amour, le mariage l'occupent en ce moment beaucoup. C'est amusant de voir sa curiosité détachée du réel, tournée vers lui maintenant avec une intensité, un appétit qui la

³⁴ *Ibid.*, p. 820.

³⁵ *Zaza 1907-1929, amie de Simone de Beauvoir, op. cit.*, p. 247.

³⁶ *Ibid.*, p. 263.

³⁷ *Ibid.*, p. 276.

³⁸ *Ibid.*, p. 335.

³⁹ *Ibid.*, p. 232.

rendent gauche : comme les intellectuels sont drôles quand ils s'efforcent vers le naturel [...]⁴⁰. (Agenda 27 mai 1929).

Souvent elle a cherché à minimiser leurs différences :

Excusez-moi de vous avoir, en somme, très mal comprise. Mon erreur vient de ce que dans votre avant-dernière lettre vous insistiez beaucoup sur cette recherche de la vérité, votre plus récente conquête ; seulement j'ai cru voir dans ce parachèvement qui n'est qu'un but, qu'un sens donné à votre existence, une renonciation à tout le reste, un abandon de toute une part si belle de notre humanité. Je vois que vous êtes loin de songer à une mutilation de ce genre et que vous ne renoncez à rien de vous-même ; c'est là, j'en ai maintenant la conviction, qu'est la vraie énergie, et je pense qu'il faut s'efforcer d'atteindre un certain point de perfection intérieure où toutes nos contradictions s'évanouissent et où notre moi se réalise dans toute son étendue. Et c'est pourquoi j'ai aimé votre expression de "se sauver tout entière" qui est la plus belle conception humaine de l'existence et qui n'est pas bien éloignée du "faire son salut" de la religion chrétienne quand on le comprend dans son sens le plus large⁴¹. (Lettre à Simone de Beauvoir du 3 septembre 1927).

Quand elle se rapproche de Merleau-Ponty, elle insiste sur ce qui le différencie de Simone :

J'ai, de tout mon cœur, admiré la fermeté, la simplicité avec laquelle P. a résisté à Simone dans une discussion qui n'était à aucun degré une parade d'intelligence et où il s'effaçait complètement avec le seul souci de convaincre Simone et de l'amener à découvrir le défaut de son attitude. Simone, d'ailleurs, se refusait presque à examiner ce qu'il disait, comme si, d'avance, elle avait jugé que ses arguments ne la convaincraient jamais, et il y avait là une espèce d'insouciance, de refus d'examen qui m'a un peu étonnée de sa part⁴². (Cahier brun, 18 juin 1929).

Cette différence ira se confirmant, et se précisant : « Oh ! De quels oublis Simone est parfois capable, remercierai-je jamais assez le Bon Dieu de mettre maintenant sur ma route ce garçon dont la sensibilité est tellement plus près de la mienne, dont l'amitié me sera tellement plus consolante que celle de Simone, dont les sentiments religieux enfin s'accordent si bien avec

⁴⁰ *Ibid.*, p. 250.

⁴¹ *Ibid.*, p. 100-101.

⁴² *Ibid.*, p. 260.

les miens [...]»⁴³ » (agenda du mardi 30 juillet). Elle reprend alors le surnom donné par les normaliens à Simone, entre guillemets : leur amitié ne suppose pas leur complet accord : « la “dame amoral” n’a pas d’inquiétude à avoir sur la façon dont on l’aime. Quand même il me faudrait détester certaines de ses idées, pourrais-je jamais cesser d’avoir pour elle cette immense tendresse qui remplit mes yeux de larmes ces jours-ci lorsque je pense à elle. Oui Simone, il serait bon d’être l’une près de l’autre simplement et de nous taire⁴⁴ » (Lettre à Simone de Beauvoir, 12 août 1929).

Bien que Simone lui soit indispensable, elle ne l’en juge pas moins en effet à l’aune de sa foi religieuse. Elle écrit par exemple à sa mère :

Vous exagérez beaucoup l’influence que Simone a sur moi. Elle en a une, certainement, mais qui, en beaucoup de circonstances, bien que vous ne vouliez pas le reconnaître, a été pour moi bienfaisante. Je vous assure que je garde très bien la faculté de juger les gens que j’aime ; je vois Simone telle qu’elle est, son exemple est pour moi le plus bel avertissement qui soit, car je souffre souvent plus que personne en sentant que, malgré tous ses dons, son manque de foi l’empêchera toujours de dépasser la beauté morale des païens à laquelle il manque tellement et que seul l’orgueil soutient. Mais ce n’est pas en ce monde que le bien doit être séparé d’avec le mal et ce n’est pas sur cette terre qu’a lieu le Jugement dernier. [...] L’âme de Simone n’est pas perdue encore, ni la mienne ou la vôtre encore sûrement gagnée [...]»⁴⁵. » (Lettre à Mme Lacoïn, 15 juillet 1929).

Cette bienveillance et cette tolérance ne sont jamais prises en défaut, pas plus que sa vigilance personnelle : conseillée dans ses lectures par Simone, elle sait faire entendre leur discordance quand elle les commente : « les pages splendides qu’elle m’avait confiées (splendides autant que le paganisme peut l’être, navrantes au fond et misérables)⁴⁶ » (agenda du 21 septembre 1929). Et la séparation se confirme dans la suite de ces notes, qui commentent la lettre où Simone lui annonce son amour pour Sartre :

Ai-je des raisons de me désespérer de l’influence nouvelle qui entre dans la vie de Simone, je ne le pense pas. Je viens de lui écrire ; j’aime mieux la savoir dans ce risque dont elle aime la beauté que dans une feinte sûreté à laquelle elle n’a pas droit. [...] Il n’y a pas de moyen humain d’atteindre Simone, pourtant, ayant faites miennes les paroles que lui a dites P. en revenant de Solesmes, j’attendrai toujours, espérant beaucoup plus dans une intervention surnaturelle que dans une influence que ni lui ni, à plus forte raison, moi, ne

⁴³ Ibid., p. 295.

⁴⁴ Ibid., p. 312.

⁴⁵ Ibid., p. 279.

⁴⁶ Ibid., p. 337.

pouvons avoir sur quelqu'un qui a mis dans son intelligence toute sa confiance⁴⁷.

Car Élisabeth n'est pas de celles qui mettent dans l'intelligence toute leur confiance : ce sont aussi la religion catholique, Dieu et la foi qui la guident. Les déchirures de l'âme dans les écrits d'Élisabeth disent les déchirements d'une foi sincère, entre confiance et doute, révolte et résignation. Commentant ses lectures, elle oppose matière et spiritualité (9 et 10 mars 1929) et développe cette opposition dans une longue lettre à Geneviève de Neuville :

J'ai pensé en te lisant à cette page si puissante de Valéry sur le « pur ennui de vivre », à *La Soirée avec M. Teste*, surtout, où il analyse si bien la mortelle tristesse à laquelle conduit le pur désir de connaître, l'intelligence sans amour. Et peut-être, si tu connais maintenant ce goût de néant que peut prendre la vie à certaines heures, est-ce parce que tu as un peu trop abusé de la vie intellectuelle, parce que tu as lu, et sur mon conseil, beaucoup d'auteurs dont les pensées de dilettantisme ne sont que des semences de mort. De pareilles lectures sont dangereuses pour tout le monde, je le sais par expérience personnelle et je sais qu'on a souvent du mal à se ressaisir, à se dégager d'influences que l'on ne veut pas subir, à retrouver dans toute sa force le goût de la vie, d'une vie à laquelle le christianisme donne une signification admirable et qui tire sa beauté et sa valeur de l'état d'esprit dans lequel nous l'abordons, autrement dit du niveau de notre vie religieuse. La stérile contemplation de soi n'engendre qu'inertie et tristesse, mais la vie intérieure, la recherche de Dieu en soi, comme dit Maine de Biran, est génératrice de joie. [...] Tu te plains de toi-même, Geneviève, tu parles de ton orgueil, de ton égoïsme, et je pourrais parler de ma lâcheté, de ma sensualité, de mon horrible froideur au point de vue religieux surtout ; mais tout cela, c'est pour chacune la croix que Dieu a voulu nous faire porter, et le combat de la vie dont parle Saint-Paul est avant tout le combat contre nous-même. Il ne finira sans doute qu'à notre mort, mais ce n'est pas le triomphe qui nous est demandé, c'est la lutte⁴⁸. » (Lettre du 29 mars 1929).

« Ensemble nous avons lutté... », écrira Simone de Beauvoir à la fin de ses Mémoires, mais le combat d'Élisabeth n'était manifestement pas exactement le sien. Il suffit de citer ici une note de son agenda datée du 28 juillet 1929 pour le mesurer : « À douze ans, j'étais sûre de moi, assez satisfaite même de mon personnage. Depuis, la vie m'a obligée à me connaître, à me juger, et je n'attache plus beaucoup d'importance à moi-même. Si je ne me reconnaissais pas une âme rachetée par le Sang du Christ

⁴⁷ *Ibid.*, p. 338.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 229-230.

et capable d'aller à Lui, ce ne sont pas les notions de "valeur intellectuelle", de "réalisation de la personnalité" qui m'aideraient à vivre⁴⁹. »

Ses lectures, les œuvres qu'elle va voir dans les galeries ou les musées la ramènent régulièrement à sa préférence pour l'âme et la profondeur de la pensée (voir par exemple l'opposition entre l'art de Renoir et celui de Cézanne qu'elle lui préfère, dans la page du 13 avril 1929 de son agenda)⁵⁰, et que reflète l'entrée du 9 juin 1929 : « Tout hier, j'ai réfléchi à cette question de l'intellectualisme trop aristocratique, trop païen. J'ai lu l'Évangile selon saint Jean et cela m'a un peu consolée de voir que l'apôtre qui avait été le plus un compagnon, un appui pour Notre-Seigneur, était celui qui avait été le plus attaché à l'esprit de son enseignement, à la vie intérieure et mystique. »

Pourtant la pratique religieuse qu'elle observe autour d'elle ne rencontre pas pour autant son approbation. La religion est parfois un cadre abêtissant et décevant qu'elle croque en une expression méprisante dans son agenda le 14 mars 1929 : « Retraite. C'est vraiment dans un groupe de "filles d'œuvre" que j'ai été me fourrer⁵¹ ». Mais le même jour, quelques lignes plus loin, elle admire sans réserves un sermon sur l'Enfant prodigue qui semble faire écho à ses propres attentes : « Sa rupture avec sa famille, sa soif d'émotions neuves et de complète liberté », et elle aspire régulièrement, dans les moments d'effervescence mondaine ou d'inquiétudes, à une vraie retraite spirituelle : « Je mène une vie parfaitement païenne et aussi stupide que possible », écrit-elle le 17 mai 1929, à une période où elle croule sous les soucis domestiques ; ou encore le vendredi 24 mai 1929 : « Jeûne et abstinence, cela me délivre provisoirement de mes affreuses habitudes, mais quelle honte de ne savoir jamais dépasser le commandement, de ne jamais rien donner à Dieu par surcroît. Je vis en païenne pour le moment, j'aurais besoin de me ressaisir et de ranger ma vie chrétienne à quelque chose de plus strict et de plus efficace que cette vague tendance mystique ou contemplative à laquelle je me livre seulement pour ma satisfaction, sans véritable amour de Dieu ; sans résultat tangible dans ma vie⁵². » Un mois plus tard, elle reprend le même motif : « J'attends avec impatience le moment où les vacances et un certain isolement moral me permettront de m'examiner un peu et de me ressaisir au point de vue religieux⁵³ » (28 juin 1929). Au paroxysme de l'affrontement avec sa mère, en juillet 1929, la fuite qu'elle imagine la conduit obstinément vers des lieux de retraite religieuse. Elle écrit ainsi à Simone le 9 juillet : « J'ai failli partir tout à l'heure pour passer trois mois dans un couvent quelconque où l'on consentît à me laisser la paix. Je songe encore à le faire, je suis dans un grand désarroi⁵⁴ », et le répète dans son agenda : « J'ai failli prendre le train et partir pour Solesmes y chercher la paix et une vie qui ait une unité quelconque⁵⁵ ». Jamais toutefois elle ne l'accepte autrement que comme un

⁴⁹ *Ibid.*, p. 294.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 237.

⁵¹ *Ibid.*, p. 226.

⁵² *Ibid.*, p. 249.

⁵³ *Ibid.*, p. 268.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 274.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 275.

choix personnel, comme elle l'expose avec fermeté à sa mère quelques jours plus tard : « Je trouve superflu que vous me parliez d'une retraite. Je vous en ai parlé à un moment où j'étais absolument hors de moi et où j'aurais voulu m'enfermer n'importe où pour ne plus voir un visage humain et ne plus reprendre des discussions sans aboutissement. Mais je pense que vous admettez que c'est un sujet absolument personnel, je ferai une retraite quand j'en sentirai le besoin et l'envie⁵⁶. »

À toutes ses exaltations, Élisabeth associe immanquablement Dieu, comme à la fin de cette lettre à sa grand-mère du 17 juillet 1929 : « malgré tout la vie est magnifique ; jamais je ne l'avais senti aussi vivement que depuis quelque temps ; j'ai du courage pour supporter encore énormément de choses, songer aux gens que j'aime [...] me console de tout et je remercie Dieu de m'avoir créée⁵⁷ ». Et lorsqu'elle quitte Paris le 20 juillet 1929, enfin certaine de l'amour de Merleau-Ponty, elle note dans son agenda le lendemain : « Nous avons eu la messe à Saint-Pandelon, j'ai prié pour que tout ce qui vient d'arriver ne serve qu'à notre bien et à notre bonheur surnaturel ; je sentais monter de mon cœur un grand élan de reconnaissance pour cette joie que le Bon Dieu me donne, alors que je la mérite si peu, mais quand j'en ai tant besoin⁵⁸ ». Le 31 juillet, c'est une messe solitaire qui la reconforte : « Ce matin j'avais besoin de la messe. Hélas, c'était jour de solitude pour moi. L'église de Bénesse était fermée. J'ai lu ma messe dans le petit cimetière qui l'entoure, assise sur la plus haute tombe, et j'ai prié très sagement au milieu d'un débordement de cris d'oiseaux et de bruits d'ailes. Et je demandais moi aussi à la prière cette liberté des enfants de Dieu que je ne retrouve plus pour personne⁵⁹. » (Agenda du 31 juillet 1929). Quand l'amour la submerge, c'est un rayonnement extérieur qu'elle lui associe :

C'est lui qui rejaillit sur tout, qui déborde tellement de moi que dans cette maison, sans que personne s'en doute, chacun en reçoit le jaillissement. Je sens bien en ce moment que les gens qui m'approchent ne peuvent s'empêcher de me sourire et de partager un moment, sans même le savoir, la joie qui me remplit. Je voudrais tellement pouvoir la donner à tous, j'ai tellement honte, tellement de chagrin par instants en pensant que je suis comblée quand tant de gens souffrent ou sont dépouillés de tout⁶⁰. (Lettre à Geneviève de Neuville du 4 août 1929)

Élisabeth choisit son destin, loin de la « fange » à laquelle Simone l'assimilera. Zaza est libre elle aussi, parce qu'elle a choisi et accepté les valeurs que sa famille et son éducation lui ont transmises. Cette liberté, on la voit la construire au fil de ses lettres et de ses carnets. Les déchirements

⁵⁶ *Ibid.*, p. 279.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 284.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 288.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 296.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 305.

intérieurs, les contradictions sont le reflet de son profond engagement, consenti bien que questionné, aux valeurs chrétiennes. Elle ne les accepte pas malgré elle, parce qu'elle n'aurait pas conscience de son asservissement, mais parce qu'elle ne vit pas sa condition comme un asservissement. Les occupations matérielles ne sont pas toujours en soi une entrave à sa sérénité : « Quand je suis en état de méditation, comme ces jours-ci, ces travaux manuels, qui vous laissent toute faculté de songer à n'importe quoi, ne me sont pas du tout désagréables⁶¹ » (agenda du 2 juillet 1929). Toutes ses lettres témoignent d'un emploi du temps absorbant qui l'emprisonne et l'étouffe, mais aussi de son acceptation de sa condition de fille aînée qui lui incombe après le mariage de sa sœur, au retour de Berlin. Zaza est profondément altruiste, parce que c'est une valeur chrétienne. Aussi affronte-t-elle les réalités matérielles, prend-elle en charge l'éducation et la santé des plus jeunes. C'est vrai, ces tâches l'épuisent, fatigantes, prenantes, étouffantes : pas de chambre à soi, un emploi du temps contraignant (« mon temps s'effrite en petits morceaux sans que rien de beau m'en reste⁶² »). Souvent, elle voudrait écarter ce carcan qui l'enserme, pouvoir disposer d'un peu de temps pour soi, pour réfléchir, pour écrire, jouer de la musique, sortir. Elle l'écrit à de nombreuses reprises, rappelle la souffrance des renoncements : « je ne vois jamais la cour des Lettres [de la Sorbonne] sans un serrement de cœur⁶³ », et se rebelle contre sa trop grande docilité : « je ferai quelque chose l'année prochaine quand ce ne serait que comme moyen de défense. Il est trop inadmissible d'être livrée ainsi à tous et à tout. Les gens qui ont trop bon caractère, ou plus simplement qui n'ont pas de caractère, se laissent voler leur vie⁶⁴ » (agenda du 14 juin 1929). Mais le chemin qu'elle choisit n'est pas celui du changement ou du bouleversement. Elle opte pour la « porte étroite » comme le lui enseignent ses auteurs favoris, la seule qui puisse, elle le croit sincèrement, l'engager sur une voie où elle se respecterait. À P., elle écrit ainsi, le 19 août 1929 :

Je connais trop ces moments de vide où l'on a jusqu'au vertige l'impression que l'on ne tient plus à rien. Quand c'est pour avoir lu *l'Introït* de Claudel ou les *Psaumes de la pénitence*, je ne m'inquiète pas d'un détachement apparent qui, vous ramenant à la source de tout, ne vous fait rien perdre. Quand il s'agit seulement d'une affreuse défaillance de tout amour en moi, je m'attriste et je m'effraie...Et pourtant, ça aussi il est beau de l'accepter et de l'offrir, et de dire avec Claudel cette parole de grande humilité : « Loué soit Dieu qui ne nous a pas permis d'être rien de continu »⁶⁵.

Et lorsque sa mère lui interdit de revoir P., elle écrit à son père, non sans humour :

⁶¹ *Ibid.*, p. 271.

⁶² *Ibid.*, p. 240.

⁶³ *Ibid.*, p. 239.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 257.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 323.

J'ai accepté ce verdict sans murmurer, ayant puisé assez de force dans mon pèlerinage à Lourdes pour supporter beaucoup de choses. Pourtant, ne pouvoir même pas l'apercevoir de loin en loin pendant cette dernière année qu'il passe à Paris, ce n'est pas gai. Il y aura peut-être des moments où cela sera si dur que je vous demanderai de passer la Manche pour aller quelques temps chez ces maudits Anglais apprendre une langue détestée mais pratique. Maman n'admet même pas la correspondance demandée. Ce n'est pas réjouissant. Mais quand on est chrétien, qu'on comprend la signification de la souffrance et la nécessité du sacrifice, il serait bien mal de ne pas accepter la Croix d'abord, avant tout le chapelet des jours heureux qu'on espère avec confiance pour l'avenir⁶⁶. » (Lettre du 27 août 1929).

Nous avons projeté d'essayer de rencontrer « Euphorion sans Théagène » ; nous avons vu Euphorion se construire contre Théagène : Élisabeth lit son propre destin selon les canons de la vie providentielle ; Simone, comme le résultat de la conjonction de facteurs évitables. L'une s'abandonne, en catholique, aux voies du Seigneur ; l'autre, qui ne les reconnaît pas, ne voit dans la mort de son amie d'enfance qu'une construction humaine, sociale, idéologique, un « crime spiritualiste ».

Ce n'est pas sans un serrement de cœur que nous voyons s'opposer les mots de la révolte de Beauvoir et ceux de la résignation d'Élisabeth, qui seront si vite littéralement validés : « Il me reste de mon fatalisme ancien un sentiment très net de cette puissance que nous, chrétiens, nous appelons Providence et qui s'exerce dans notre vie en dehors de nous [...]. Et la tranquillité merveilleuse, la joie sans cause qui me remplit maintenant me sont donnés surtout par le sentiment d'être dans la main de Dieu. Je sais plus sûrement qu'aucune vérité démontrable, d'une manière dramatique, qu'"il ne tombe pas un cheveu de la tête d'un d'entre nous, que Dieu ne le veuille"⁶⁷ ! », écrit Élisabeth Lacoïn dans son agenda le 18 juin 1929. Et le 21 septembre de la même année :

Nous sommes tous dans la main de Dieu, je sais que je peux mourir demain, ce soir même ; je sais, ce qui est bien plus cruel, qu'il [P.] peut mourir aussi. Je l'accepte sans murmure, sans étonnement, mais non sans peine. Et c'est peut-être, depuis que je suis née, c'est sûrement même la première fois que je puis dire que je tiens à la vie et que je ne pourrais sans regret la quitter⁶⁸.

Car comme chez Simone de Beauvoir, nous lisons parfois les accents déchirants de l'angoisse du temps qui passe, qui se décompte :

⁶⁶ *Ibid.*, p. 327.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 259.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 338.

Les dix ans de Vincent. C'est affreux ! [...] Ce qui me rend le plus triste face à cette vie que je mène, vie vaine et que je voudrais pouvoir vomir, c'est de savoir aussi nettement que je le sais que nous ne sommes pas indépendants de nos actes, que notre esprit, notre cœur ne sont pas des données fixes qui demeurent les mêmes, quelle que soit notre vie. Nous sommes quelque chose qui, à chaque minute se fait. Je pleurerais parfois tant je me sens devenir bête ou indifférente à tout, à la suite de journées perdues dans des occupations stupides et des contacts sans valeur⁶⁹. » (23 juin 1929).

La même révolte impuissante que Simone en somme, métaphysique, face au temps souverain, qui emporte, qui impose des choix, et le devoir de vivre intensément.

Revenons, pour conclure, aux *Cahiers de jeunesse* de Simone de Beauvoir : le fil des mots interrompu à la suite de la mort de Zaza reprend le 12 décembre 1929 ; Simone de Beauvoir y répand des torrents de larmes, pas sur Zaza, pas directement du moins, mais sur le reproche que lui a adressé Sartre de trop s'attacher à son bonheur : « Quelque chose est fini. Quelque chose est fini. L'insouciance⁷⁰. » Les appels qu'elle lance alors à l'absente l'année suivante, dans un journal qu'elle ne reprend qu'occasionnellement dans les moments de doute, sont pathétiques, et éclairants : Zaza est devenue la gardienne du sanctuaire de sa vie spirituelle. « Vous me disiez l'autre jour, mon amour, que vous aviez peur que je ne regrette un jour ma vie spirituelle ; je la regretterais si je l'avais perdue ; je ne suis pas faite pour la vie païenne. Si quelquefois j'ai étouffé entre Guille, "cette dame" et vous, c'est pour cette facilité trop grande du bonheur au milieu de vous, cela n'est pas pour moi ; si vous étiez là, Zaza, ce serait moins amer de le dire⁷¹ » (6 septembre 1930). Zaza, préservée par la mort de tous les renoncements, des compromis et des compromissions, veille, et rappelle le temps des promesses à venir, avant qu'il ne se transforme, comme Beauvoir en fera l'implacable constat à la fin de *la Force des choses*, en temps des « promesses tenues » :

Oh ! ce n'est pas cela que j'avais rêvé. [...] Et Jacques est marié, et Zaza est morte, et je trouve presque ridicules les vieilles lettres que je relis ; et Meaulnes est perdu, et je ne suis plus pure, et il faudrait que vous soyez là, mon amie. Vous pourriez tant pour moi. Oh ! rendez-moi mon passé. Est-ce que tout est fini, Zaza, est-ce qu'il ne reste que ces lettres ? Zaza, mon amie, ma chérie qui êtes partie et dont j'ai tant besoin. [...] L'avons-nous détestée, cette vie, cette vie de grandes personnes qui ont abdicué. [...] Il n'y aura jamais rien de plus. Le bonheur ; l'amour. Plus d'amour, d'autres bonheurs. Et c'est tout, et c'est tout. Et je mourrai comme vous êtes morte. Ô jeune fille folle de votre âme, mais vous ne l'avez jamais oubliée.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 263.

⁷⁰ S. de Beauvoir, *Cahiers de jeunesse*, *op. cit.*, p. 825.

⁷¹ *Ibid.*, p. 842

Alors seulement pouvons-nous sans doute entendre complètement la fin des *Mémoires d'une jeune fille rangée* : « Souvent la nuit elle m'est apparue, toute jaune sous une capeline rose, et elle me regardait avec reproche ». Ce reproche que Zaza en rêve lui adresse, c'est le reproche d'avoir vieilli, d'avoir appris à renoncer à l'absolu, d'avoir survécu à sa jeunesse. Le 9 mai 1927, à l'occasion de la mort d'un camarade étudiant, Simone de Beauvoir écrivait : « c'est une chose tragique que la mort d'un être jeune, mais n'est-il pas encore plus tragique qu'il vive ? [...] Que fera ce jeune homme, que réalisera-t-il de ces rêves, de lui-même ? que d'abandons, de renoncements sur sa route... Il est si vain de vivre que pour ne point crier cette vanité les hommes sont obligés de s'attacher au bonheur qui les empêche d'y penser ; mais le bonheur ne sera jamais qu'une diversion⁷². »

« Ô jeune fille folle de votre âme, mais vous ne l'avez jamais oubliée » : Zaza, « telle qu'en [elle]-même enfin l'éternité [la] change ».

Pour citer ce texte : Valérie Stemmer, « Euphorion sans Théagène : Elisabeth Lacoïn par elle-même », *SELF XX-XXI*, Journée d'étude « Zaza, figure et traces », avril 2010 (Cécile Decousu dir.), URL : <https://self.hypotheses.org/files/2018/11/Euphorion-sans-Théagène.pdf>

⁷² *Ibid.*, p. 336.